

Collection
Le bien commun
dirigée par
Antoine Garapon

© 2014, Michalon Éditeur
9, rue de l'École-Polytechnique – 75005 Paris
www.michalon.fr
978-2-84186-734-9

Martin Deleixhe

Étienne Balibar
L'illimitation démocratique

Michalon Éditeur



*À Aloïs,
dont les siestes auront rythmé l'écriture de ce livre.*



Introduction

Le refus de la démocratie finie

La démocratie présente un curieux paradoxe : elle trouve son origine, écrit Jacques Rancière, dans « *le fondement du pouvoir de gouverner dans son absence de fondement* »¹. Depuis la Révolution française, il est acquis qu'il n'y a pas plus de titre à l'exercice du pouvoir qu'il n'y a de prétention légitime à le détenir indéfiniment. La démocratie n'a pas d'autre ressource que son affirmation performative, elle ne se soutient que de sa propre activité politique. Contrairement à la monarchie dont les contours institutionnels et symboliques peuvent être tracés avec clarté, la démocratie ne se fige jamais dans une quelconque *forme* et se trouve toujours suspendue à sa réinvention permanente.

1. Rancière, Jacques, *La Haine de la démocratie*, La Fabrique, Paris, 2005, p. 56.

Or, si l'exercice du pouvoir est dépourvu de fondement, il est en droit accessible à tous, c'est-à-dire en premier lieu à ceux qui en avaient précédemment été exclus. Sitôt que le lieu du pouvoir est ouvert, il ne peut plus prétendre étouffer la conflictualité sociale et politique en son sein. La démocratie, en brisant les digues de l'accès à la participation politique, inonde donc la modernité de sa puissance critique. Ce qui explique que la seule caractéristique stable de la démocratie soit paradoxalement son indétermination constitutive. En vertu de la remise en cause permanente à laquelle elle s'expose, elle ne peut connaître ni principe ultime ni ontologie dernière. Raison pour laquelle il est impossible d'arrêter sa définition.

Et pourtant, en dépit de cette incapacité à caractériser l'essence de la démocratie, un trait s'impose comme sa marque constitutive : contrairement aux régimes théocratiques ou totalitaires, la démocratie est par excellence le régime de la *finitude*. Privée de point d'appui métaphysique – qu'il s'agisse d'un Cosmos à imiter, d'un Dieu auquel obéir ou de lois de l'Histoire à faire advenir –, la démocratie ne connaîtrait pour tout horizon que son principe d'autodétermination. Elle ne s'incarnerait que dans l'immanence d'un rapport clos qui va de soi à soi, du peuple au peuple ou plutôt du citoyen législateur au sujet

soumis à la loi qui ne sont que les deux facettes du même individu démocratique. Le peuple cultiverait cette relation d'immanence radicale à travers le principe de l'autogouvernement qui congédie radicalement toute source d'autorité extérieure au *demos* souverain dont l'apothéose s'incarnerait idéalement dans la coïncidence du peuple avec lui-même (que ce soit par le biais de la volonté générale, de l'éthique de la communication ou de la superposition de la nation politique et de la nation culturelle). La démocratie se reconnaîtrait finalement à sa faculté d'évacuer toute transcendance de la sphère politique et à lui substituer une approche pragmatique de la chose politique. Bref, en faisant humblement l'aveu de ses limites, la démocratie se donnerait dans un même élan les moyens de renouer avec sa tendance intrinsèque à l'égalisation des conditions.

La thèse de la finitude démocratique a pour elle le mérite de priver de toute assise les discours qui chercheraient à figer la politique dans une forme institutionnelle inégalitaire au nom d'un quelconque ordre supérieur. En ramenant la politique sur le sol d'une immanence radicale, elle nivelle dans un même geste l'ordre politique. Mais elle a également les défauts de ses qualités. En vertu de sa finitude, elle enferme la démocratie dans un huis clos qui peut se révéler étouffant. Au nom de son horizon borné, la démocratie se

voit tenue de se limiter autant dans son extension que dans son intensité. Dans son extension, car le principe d'autodétermination n'a de sens que si la démocratie trace une frontière qui délimite la communauté de ses membres. La démocratie ne peut se vivre qu'au sein du cercle restreint des citoyens dont il faut nécessairement dessiner le pourtour. Pour pallier le caractère arbitraire de cette décision, la démocratie a souvent fait appel à l'idée de nation. D'où la funeste confusion conceptuelle et historique entre citoyenneté et nationalité, deux principes couramment associés en dépit de la disparité de leur logique². Ensuite, dans son intensité, car il n'est permis à la démocratie que de réguler la coexistence de libertés formelles, craignant que le souci des libertés réelles ne la pousse à s'ingérer dans la sphère du social et n'en pervertisse l'indispensable autonomie. La démocratie est alors rabattue sur la figure de l'État pour mieux la maintenir à distance de la société civile. Sitôt que la démocratie quitte le terrain juridico-politique propre à la sphère étatique, elle s'expose à la critique libérale de son intrusion abusive dans l'espace de la liberté individuelle, voire à la dénonciation de sa mutation

2. Habermas, Jürgen, *Après l'État-nation. Une nouvelle constellation politique*, trad. Rochlitz, Rainer, Fayard, Paris, 2000.

en son contraire, le totalitarisme³. En d'autres termes, l'autonomie de la politique vis-à-vis de la métaphysique, qui est le ressort de l'égalitarisme démocratique, implique également de renoncer à l'espoir de poursuivre le double mouvement de son approfondissement et de son élargissement. La démocratie n'a plus alors seulement les pieds sur terre, elle est définitivement clouée au sol.

UNE EXPÉRIMENTATION INTELLECTUELLE PLUS QU'UN SYSTÈME

Comment sortir la démocratie de sa confortable finitude et la relancer vers des horizons plus ambigus sans pour autant remettre en cause l'acquis de sa rupture avec la transcendance ? Si l'œuvre d'Étienne Balibar devait se résumer à une seule proposition (un exercice aussi didactique qu'impossible), on pourrait affirmer que son souci le plus constant aura été de faire droit à « *une certaine illimitation essentielle de la démocratie* »⁴. L'exigence et la difficulté de ce projet sont confessées plus que dépassées par l'oxymore : une *illimitation essentielle*.

3. Hayek, Friedrich A., *La Route de la servitude*, Quadrige/PUF, Paris, 1946 (2010).

4. Balibar, Étienne, « Qu'est-ce qu'une politique des droits de l'homme ? » in *Les Frontières de la démocratie*, La Découverte, Paris, 1992, p. 246.

En quoi pourrait consister une substance qui a pour principe de s'outrepasser ? À quoi ressemblerait un régime politique qui a pour règle de se porter au-delà de lui-même ? Une norme qui invite à sa transgression ?

Balibar n'est pas le premier à dénoncer le manque d'ambition de la démocratie. Marx et Kant, pour ne citer qu'eux, ont formulé deux critiques des limites du cadre démocratique. L'un et l'autre reprochent à la démocratie de faire preuve de trop de retenue, de n'avoir pas l'audace de s'outrepasser vers un régime cosmopolitique du droit (pour Kant), ou de s'immiscer jusque dans les rouages de l'inégalité socio-économique (pour Marx). Balibar refuse de dissocier la question de l'extension démocratique de celle de son intensité. Si par endroits il les envisage séparément pour la clarté du propos, ce n'est que pour mieux revenir au problème que pose leur étroite imbrication dans le champ politique. Balibar fait le pari, audacieux et d'autant plus fécond, que c'est dans l'articulation de ces deux problèmes que se trouve la réponse aux dilemmes politiques contemporains. La démocratie peut-elle faire de son universalisation le ressort de son approfondissement ? Peut-elle faire se rencontrer les droits de l'homme et ceux du citoyen ? Fait-elle droit conjointement aux idéaux de la liberté et de l'égalité ?

Répondre à ces questions demande plus qu'un simple exposé doctrinal. Faire le catalogue des thèses de Balibar ne rendrait pas justice à une œuvre qui s'envisage comme une expérimentation continue en prise avec la conjoncture politique et non comme un système de pensée parachevé et intemporel.⁵ Afin de pénétrer la pensée de

5. Balibar livre un court témoignage du caractère exploratoire et donc partiellement aléatoire de sa pratique de recherche dans sa préface au *Pour Marx* d'Althusser. Il revient sur l'interprétation *stratégique* qu'Althusser donnait dans son autobiographie de sa démarche intellectuelle au cours des années 60 : « [...] *il n'existait alors objectivement nulle autre forme d'intervention politique possible dans le Parti autre que purement théorique, et encore, en prenant appui sur la théorie existante ou reconnue pour la retourner contre l'usage qu'en faisait le Parti. [...] C'est ce que je tentais de faire dans mes articles de La Pensée, recueillis ensuite dans Pour Marx, et avec mes étudiants de Normale dans Lire "Le Capital"* », cf. Althusser, Louis, *L'avenir dure longtemps*, Stock/IMEC, Paris, 1992, p. 226. Balibar conteste vigoureusement cette lecture des événements et livre une tout autre vision de l'esprit dans lequel ces recherches étaient menées : « [...] *je ne crois pas à cette "explication", du moins pas sous cette forme conspirative. Elle me paraît forgée après coup [...]. Elle ne correspond pas au souvenir que j'ai conservé de l'enchevêtrement des intentions théoriques et des espérances politiques qui furent les nôtres [...]. Il m'a semblé que ce travail avait aussi été une expérience, faite sur les textes et sur soi-même, incertaine de son résultat comme toute expérience véritable, et dont la tension propre se reflète dans la qualité de son écriture. Je ne crois pas qu'une telle expérience eût été possible s'il ne s'était agi que de prendre un appareil politique au piège des*

Balibar, nous proposons de refaire avec lui une partie du chemin parcouru, de l'accompagner de texte en texte, d'hésitation en revirement, pour comprendre comment la succession de ces inflexions construit une pensée unique de la démocratie radicale.

Une telle méthode se heurte cependant à un obstacle : en présentant d'emblée Étienne Balibar comme un penseur de la démocratie radicale, n'élude-t-on pas un problème historiographique ? Avant de se préoccuper des droits de l'homme, des frontières de la démocratie ou de l'intégration européenne, ne fut-il pas d'abord l'une des figures de proue d'un mouvement intellectuel qui cherchait à conjuguer les apports des pensées marxiste et structuraliste ? N'a-t-il pas décrit le matérialisme historique sous les traits d'une « *vraie science théorique* » de l'histoire⁶ ? Ne s'est-il pas fait originellement connaître en menant un baroud d'honneur (fort isolé) contre l'obsolescence du concept de *dictature du prolétariat* alors que le

mots et des noms [...] », cf. Balibar, Étienne, « Avant-propos pour la réédition de 1996 » in Althusser, Louis, *Pour Marx*, La Découverte, Paris, 2005 (1965), pp. XIII-XIV.

6. Balibar, Étienne, « Sur les concepts fondamentaux du matérialisme historique » in Althusser, Louis ; Balibar, Étienne ; Establet, Roger ; Macherey, Pierre et Rancière, Jacques, *Lire « Le Capital »*, nouvelle édition revue, Quadrige/PUF, Paris, 1998 (1965), p. 421.

Parti communiste français se proposait de le faire disparaître de son programme⁷ ? Bref, ne va-t-on pas un peu vite en besogne en passant sous silence l'héritage althussérien dans la pensée de Balibar qui ne cadre pas avec l'image d'un démocrate radical ?

Dans un ouvrage récent consacré à l'extrême gauche française, Philippe Raynaud a retenu le critère de la prise de distance progressive de Balibar avec le communisme comme clef de lecture de toute son œuvre. Il affirmait à cette occasion que la trajectoire intellectuelle de Balibar était « *exemplaire en ce qu'elle illustre le chemin qui conduit du marxisme althussérien, c'est-à-dire d'une philosophie explicitement antihumaniste étayée sur un engagement communiste, à une politique des droits de l'homme fondée sur une philosophie de la démocratie* »⁸. Balibar serait l'illustration paradigmatique du communiste converti sur le tard (et fort opportunément) aux charmes de la démocratie libérale. Cette interprétation de la trajectoire politico-philosophique de Balibar ne convainc guère ; à commencer

7. Balibar, Étienne, *Sur la dictature du prolétariat*, coll. « Théorie », dir. Althusser, Louis, François Maspero, Paris, 1976.

8. Raynaud, Philippe, *L'Extrême Gauche plurielle. Entre démocratie radicale et révolution*, Perrin, Paris, 2010 (2006), p. 198.

par l'intéressé, Balibar lui-même, qui y réagit de façon bougonne : « *Je souhaiterais qu'on puisse lire ce que j'ai écrit ces dernières années sans me faire porter en permanence le chapeau de marxiste, ou d'ancien marxiste, savoir si je l'ai trahi, ou si au contraire j'y ai apporté une contribution utile, etc.*⁹ » Plus fondamentalement, une telle interprétation souffre d'une encombrante téléologie. Puisque ses points de départ et d'arrivée sont déjà connus, elle ne ménage aucune place à la surprise et ne rend pas justice aux aspérités et aux incongruités de la pensée de Balibar. Une fois posée, elle risque de ne recueillir que les éléments qui confirment sa ligne de lecture.

La trajectoire intellectuelle d'Étienne Balibar est à la fois plus stimulante et plus diversifiée. Pour s'en convaincre, il faut voir dans ses travaux autre chose qu'un produit fini. Comme toute entreprise aventureuse, sa recherche est faite de revers et de réorientations mais, dans sa persévérance et sa continuité, elle n'est pas sans cohérence. C'est donc la continuité *en pointillé* d'un questionnement intellectuel et d'un effort politique que nous nous proposons de restituer en trois chapitres.

9. Balibar, Étienne ; Keucheyan, Razmig ; Labica, Thierry, « Pour Marx et au-delà. Entretien avec Étienne Balibar » in collectif, *Penser à gauche. Figures de la pensée critique d'aujourd'hui*, Éditions Amsterdam, Paris, 2011, p. 255.

Ceux-ci nouent conceptuellement les principales articulations théoriques de Balibar sans nécessairement respecter l'ordre chronologique de leur publication. Ce livre ne prétend pas présenter une synthèse exhaustive des thèses de Balibar, trop foisonnantes pour être « chapitrées ».

Nous commencerons par la notion de surdétermination que Balibar a développée en collaboration avec son professeur et ami, Louis Althusser. Cette réinterprétation hétérodoxe du déterminisme dans le champ politique a amené Étienne Balibar à poser l'hypothèse du développement d'une lutte des classes sans classes prédéfinies et lui a permis de jeter un nouvel éclairage sur deux avatars idéologiques de la domination de classe qui se logent dans l'angle mort du marxisme : le nationalisme et le racisme.

Dans un second chapitre, nous observerons comment la pensée de Balibar a pris son ampleur en disséquant au sein même du concept de *politique* trois dimensions interdépendantes : l'émancipation qui repose sur l'affirmation de l'égaliberté, la transformation qui passe par l'envers du politique pour mieux rejaillir en son centre et enfin la civilité qui aborde la question du rapport entre violence et politique. L'articulation de ces trois notions est indissociable d'une remise en cause d'institutions clefs de la politique

contemporaine telles que les droits de l'homme, les frontières ou l'Union européenne.

Il faudra terminer par une anthropologie philosophique – diffuse mais décisive – qui irrigue la réflexion de Balibar. Nous retracerons le chemin qui va de l'affirmation d'une texture fondamentalement *trans-individuelle* du monde social à sa division le long de différences anthropologiques indépassables qui relancent sans cesse la conflictualité politique. La dialectique intrinsèque à cette anthropologie singulière autorise une compréhension renouvelée des possibilités et des exigences de la démocratie.

Nous concluons sur la contradiction infinie qui, selon Balibar, perturbe et anime tout à la fois la démocratie. Une telle approche dialectique du politique justifie la défense d'une démocratie illimitée qui fait de son instabilité sa force et de sa remise en question le ressort de son universalisation.